

# LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

*Récit théâtral de Jean-Claude Carrière*

*Inspiré par le poème de Farid Uddin Attar  
« Manteq Ol-Teyr »*

Albin Michel

Albin Michel  
■ *Spiritualités* ■

*Collection « Espaces libres »  
dirigée par Jean Mouттapa et Marc de Smedt*

*Première édition :*

© Centre international des études théâtrales, 1979

*Édition au format de poche :*

© Éditions Albin Michel, 2008

## *Attar et les oiseaux*

C'est sous le Second Empire, en 1863, que parut en France la première – et la seule – traduction du *Manteq Ol-Teyr*, le grand poème de Farid Uddin Attar. Cette traduction est due à l'orientaliste Garcin de Tassy. On ne peut la trouver aujourd'hui que d'occasion, chez des bouquinistes. Elle est élégante, mais parfois incorrecte.

Farid Uddin (ou Al-Din) Attar vécut au douzième siècle de notre ère en Perse, à Neyshabour, la ville d'un autre poète célèbre, Omar Khayyam.

Il hérita de son père un commerce de parfums, d'herbes médicinales et d'épices (*attar* signifie : le parfumeur) et passa sans doute une grande partie de sa vie dans cette boutique. Il en fait mention dans ses œuvres. C'est là qu'il écrivait.

La légende, qui très vite a orné sa vie, raconte que son cœur s'ouvrit à la vie spirituelle à la vue d'un mendiant à qui il refusait l'aumône et qui

mourut brusquement sur le pas de sa porte. Attar décida de se nourrir l'esprit – il passait pour l'homme le plus cultivé de son temps – et d'écrire. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages, mais certains sont à coup sûr apocryphes. On peut trouver *Le Livre divin*<sup>1</sup> que Louis Massignon publia avant la guerre et *Le Mémorial des saints*<sup>2</sup>. Ce dernier ouvrage est un des plus célèbres d'Attar. Il y raconte, fruit d'une énorme compilation, les faits et dires de soixante-douze personnages sacrés de l'Islam. Parmi eux, Hallaj, célèbre martyr de Badgad, et Rabiah, la sainte femme « qui valait cent hommes ». On trouve des échos de ces deux personnages dans *La Conférence des oiseaux*.

Attar a peut-être vécu cent quatorze ans. Certains le font mourir en 1229. D'autres donnent 1190 pour la date certaine de sa mort. Il aurait été victime d'un massacre lors d'une invasion mongole. Sans doute a-t-il refusé de quitter sa ville, qu'allaient saccager les envahisseurs.

Sa gloire est très solidement établie dans le monde islamique. Il est considéré comme un des plus grands poètes soufis. Il se rattache à cette

---

1. Éditions Albin Michel.

2. Éditions du Seuil.

vieille et forte tradition mystique, qui recherche un contact direct et personnel avec une réalité supérieure, et qui a trouvé sa forme et sa vie à l'intérieur même de la doctrine musulmane, en prenant des visages différents selon les siècles et selon les pays.

*Manteq Ol-Teyr* se traduit soit par *Le Langage des oiseaux*, ou *L'Assemblée*, *La Réunion*, *La Conférence des oiseaux*. Nous avons choisi ce dernier titre. Ce poème, long de quatre mille six cent quarante-sept vers, développe un thème déjà connu dans la littérature islamique, celui de l'oiseau qui se libère des pièges et des lourdeurs du monde pour retourner vers son vrai roi. Avicenne et Ahmad Ghazali avaient en particulier déjà raconté ce voyage, sans aller aussi loin qu'Attar dans la description réaliste des oiseaux et dans l'ampleur de l'allégorie.

Il s'agit ici d'un vrai voyage, au milieu des déserts et des bêtes féroces. Jamais l'allégorie n'efface la précision terrestre des personnages et même des objets.

Mais l'essentiel du poème – à la différence du spectacle – concerne la conférence elle-même, la discussion entre les oiseaux, les excuses diverses qu'ils trouvent pour échapper à la grande aventure, les réponses de la huppe. Le voyage lui-même n'est raconté qu'en une page.

En outre, selon la tradition persane, Attar entrelace son récit d'un grand nombre d'anecdotes – on en compte près de cent cinquante – d'une inégale longueur, qui illustrent et éclairent à point nommé tel ou tel épisode. À la différence du récit principal, ces anecdotes mettent en scène des personnages humains. D'ailleurs, les oiseaux eux-mêmes perdent de temps en temps leur caractère ailé. Non seulement ils connaissent notre langage, mais il arrive qu'on parle de leur *bouche* et de leurs *jambes*. Une savante et malicieuse confusion s'établit assez vite entre les oiseaux et nous-mêmes.

Pour donner une forme dramatique à ce long poème, nous avons d'abord précisé et souligné la direction du récit, en recherchant et en organisant les sentiments forts qui commandent à tour de rôle l'action : d'abord le désir ardent de partir, aussitôt suivi de la crainte qu'inspire ce voyage redoutable, des excuses que trouvent certains oiseaux pour y renoncer. Après le départ – qui se décide ici beaucoup plus tôt que dans le poème – vient la traversée d'un long désert, où les oiseaux rencontrent ceux qui sont partis sur le même chemin, mais qui se sont arrêtés ou égarés en route. Tout au long de ce chemin, les tentations sont grandes d'en rester là, et même

de revenir en arrière. D'où un conflit constant avec le désir de continuer, d'aller de l'avant, de braver le péril, d'accomplir l'impossible.

Ce désir conduit les plus vaillants, après le désert, à la traversée des sept vallées. La présence, dans chaque vallée, d'une énigme qu'il faut résoudre donne à tout ce passage un évident caractère initiatique. Il s'agit ici d'un « mystère », comme il s'en célébrait à Éleusis ou en Égypte. Des officiants interprètent des rôles, présentent les énigmes, font surgir les apparitions. C'est un voyage immobile, mais périlleux, à l'intérieur de soi-même. Il importe de devenir sentinelles et de ne plus se laisser distraire par les phénomènes de la route. « Nous ne voyageons pas pour voir, disait saint Jean de la Croix, mais pour ne pas voir. »

La rencontre, longtemps différée, avec l'oiseau-roi, le Simorgh, rencontre qui couronne cette traversée des apparences – dont chaque état est décrit par Attar avec une vive précision que renforce une imagerie surprenante –, constitue l'énigme suprême. La solution nous éloigne du ciel, vers lequel nous pensions nous diriger, et nous ramène brutalement vers la terre. Le grand secret est ici-bas. Il a fallu payer le prix le plus élevé pour se trouver enfin en face de soi-même.

Et cette solitude nécessaire n'est supportable qu'aux cœurs raffermis par les épreuves. Même à l'intérieur du soufisme, cette dernière image – qui écarte Dieu – est profondément originale. D'où l'étonnement que l'œuvre d'Attar suscite aujourd'hui parmi ses lecteurs.

D'ailleurs, la vallée de l'Étonnement, de la Stupeur, est une des dernières à franchir avant de parvenir au terme du voyage. Ici les contraires s'appriivoisent. Ils sont perçus au même instant, avec la même force. On voit, et on ne voit pas. C'est à la fois le jour et la nuit, et ce n'est ni le jour ni la nuit. On cherche des choses qui ne sont pas perdues. Cet état privilégié, où logique et raison cessent d'exister ou en tout cas de fonctionner, est un apport original d'Attar. Il sera souvent repris, par les surréalistes par exemple. Il oppose l'ébriété à la sobriété, la flamme de la passion aux raisonnements froids et à la « prétendue sagesse » de ceux qu'Attar appelle les Grecs. Il faut accepter la stupéfaction – et la dépasser.

Nous connaissons le texte depuis plusieurs années. Il nous sert pour toute une série d'exercices. En 1979, au mois de janvier, Peter Brook me demanda d'en tirer une pièce que nous devions jouer à Avignon au mois de juillet. Écriture et mise en scène sont allées de pair.



Après avoir établi la ligne droite du récit théâtral (le poème évolue davantage sous la forme d'une spirale), il fallut écrire les scènes une à une, les dialoguer, les confier dès que possible aux comédiens. Il fallut aussi, sans nuire à la clarté du mouvement, introduire au moment voulu les anecdotes conservées. Elles sont autant de récits à l'intérieur du récit principal. Il fallut enfin trouver les moyens, visuels et sonores, de représenter cette histoire.

À la fin de son œuvre, très conscient de son génie, Attar écrit : « Celui qui n'a pas goûté le parfum de mon discours n'a pas eu le moindre accès au chemin des amants... J'ai laissé un souvenir sur la langue des mortels jusqu'au jour du compte, et mon livre sera ce souvenir. »

En même temps, il avoue que l'écriture l'a éloigné de façon décisive du vrai chemin de la vie spirituelle : « M'occuper à faire des vers fut un vain prétexte pour ne pas entrer résolument dans cette voie, comme c'est une folie que de se regarder soi-même... J'ai répandu assez d'huile sur le sable ; j'ai attaché assez de perles au cou des pourceaux... J'ignore où je suis, qui je suis et ce que je suis... Je n'ai pas profité de cette vie qui m'a été départie... Je suis demeuré stupéfait entre la foi et l'infidélité. »

Et pourtant, comment se taire ? « Mon cœur répond : je suis plongé dans le feu, ne m'accuse pas ; je brûle si je ne parle pas. L'océan de mon âme agite ses flots de mille manières ; comment pouvoir rester un seul moment silencieux ? »

Jean-Claude Carrière

*Dans le cadre du XXXIII<sup>e</sup> Festival d'Avignon – Jean Vilar*

LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

dans la mise en scène de Peter Brook  
a été représentée pour la première fois  
au Cloître des Carmes, le 15 juillet 1979

*Les interprètes en étaient :*

Maurice Benichou	Mireille Maalouf
Urs Bihler	Alain Maratrat
Malick Bowens	Bruce Myers
Michèle George	Yoshi Oida
Miriam Goldschmidt	Natasha Parry
Andréas Katsulas	Jean-Claude Perrin
Arnault Lecarpentier	Tapa Sudana

*Musiciens :*

Blaise Catala  
Linda Daniel  
Alain Kremski  
Amy Rubin  
Toshi Tsuchitori

*Éléments scéniques et costumes :*

Sally Jacobs

*Masques balinais anciens :*

Collection personnelle de Jacques Fassola

*Masques balinais contemporains exécutés par :*

Ida Bagus Anom  
Wayan Tangguh

## LE DÉBUT DE LA CONFÉRENCE

*La Huppe s'avance, seule, et dit :*

HUPPE. Un jour tous les oiseaux du monde, ceux qui sont connus et ceux qui sont inconnus, se réunirent en une grande conférence.

*Les oiseaux se rassemblent pour la conférence.*

HUPPE. Quand ils furent réunis, la Huppe, tout émue et pleine d'espérance, arriva et se plaça au milieu d'eux.

*La Huppe se place au milieu des oiseaux. Elle prend la parole.*

HUPPE. Chers oiseaux, je passe mes jours dans l'anxiété. Je ne vois parmi nous que querelles et batailles, pour une parcelle de territoire, pour

quelques grains de blé. Cet état de choses ne peut pas durer. Pendant des années j'ai traversé le ciel et la terre. J'ai parcouru un espace immense et je sais beaucoup de secrets. Écoutez-moi. Nous avons un roi. Il nous faut partir à sa recherche. Sinon nous sommes perdus.

OISEAUX. Un roi ! Nous avons eu beaucoup de rois ! Qu'avons-nous à faire d'un autre roi ?

HUPPE. Oiseaux négligents, attendez ! Celui dont je parle est notre roi légitime. Il réside derrière le mont Câf. Son nom est Simorgh. Il est le vrai roi des oiseaux. Il est près de nous, et nous en sommes éloignés. Le chemin pour parvenir jusqu'à lui est inconnu. Il faut un cœur de lion pour le suivre. Toute seule, je ne peux pas. Mais ce serait pour moi une honte que de vivre sans y parvenir.

HÉRON. Est-on bien sûr que le Simorgh existe ?

HUPPE. Oui. Une de ses plumes tomba en Chine au milieu de la nuit et sa réputation remplit le monde entier. Cette trace de son existence est un gage de sa gloire. On a fait un dessin de cette plume. Tous les cœurs portent la trace de ce dessin. Regardez.